

[Texte]

credit. He does not realize that the moment he does this he has stepped into a completely different world. The next year he may work extremely hard and he may increase his productivity by, let us say, 5%, which would be incredibly successful by any standards. But he may be bankrupt, because now his success is a function partly of the effort he puts in and how efficiently he works, but very powerfully of the interest rate, of the price he gets for his commodities, and of what it costs to transport the goods.

When we talk about this bad management, in many African countries, for example, what we actually have are economies that were built according to certain principles, and we have to say these were laid down by the World Bank as assiduously as they today lay down their nostrums. Import substitution was the very first principle. Every World Bank report in Africa in the 1950s and 1960s started with import substitution. So countries built up economic structures, long roads, transport networks depending on trucks and petrol, and these structures are incredibly import intensive. They require a lot of imports to function.

Then came the mid-1970s, and then came the early 1980s, and all of a sudden these countries were in a situation where they were trapped in a skin that they could not get out of, and of all the experts who came who pretended or implied that they could only make the decisions, then all this could be made to work, many of them were simply wrong.

There is actually quite a hilarious example where a group of 17 experts from USAID were sent to Liberia to take over the Public Service. They had signing rights. The President had to get one of these people to co-sign for any expenditures in the country because the idea was that they needed real efficiency.

There was an article in *The Globe and Mail* a little while back reporting that they have just left the country in utter ignominy, that efficiency has not increased and the problems are exactly as they were.

So when we talk about bad management, of course that is important, but I think it is very important to remember that the circumstances that are created were incredibly onerous for these countries. And it is very unrealistic to think that many or most of them could have dealt with those circumstances; in other words that it was really possible for them to achieve the kinds of productivity increases that would have been required to allow them to repay those debts. But nobody wants to hear this.

In 1978 I did some work with Dudley Sears for the Kuwait Economic Development Fund. In those days OPEC were still giving—you mentioned the figures—

[Traduction]

cultivateur qui se livrait jusqu'à présent à une agriculture de subsistance accepte donc de contracter des prêts importants. Il ne se rend pas compte, en faisant cela, qu'il embarque dans un monde totalement différent. L'année suivante, supposons qu'il travaille très fort et qu'il augmente sa productivité de 5 p. 100, ce qui est absolument phénoménal. Malgré cela, il sera peut-être en faillite, car désormais les résultats qu'il obtient dépendent partiellement de l'effort qu'il déploie et de l'efficacité de son travail, mais devient extrêmement tributaire des taux d'intérêt, du prix de vente de ses produits et des coûts de transport.

Nous avons parlé de la mauvaise gestion qui caractérise de nombreux pays africains, mais les économies de ces pays ont été constituées selon certains principes que la Banque mondiale a appliqués de manière aussi assidue qu'elle administre de nos jours ces panacées. Le principe de base était la substitution des importations. Toutes les études réalisées en Afrique par la Banque mondiale dans les années 1950 et 1960 commençaient par la substitution des importations. C'est pourquoi, les pays ont bâti des structures économiques, tracé des routes, des réseaux de transport tributaires des camions et du pétrole, c'est-à-dire des infrastructures qui dépendent terriblement des importations, qui ne peuvent fonctionner sans elles.

Vers le milieu des années 1970 et le début des années 1980, ces pays se sont tout à coup trouvés prisonniers des structures qu'on leur avait imposées et, parmi tous les experts qui ont prétendu ou laissé entendre qu'ils régleraient tous les problèmes si on leur laissait prendre les décisions, beaucoup étaient tout simplement dans l'erreur.

Il y a l'exemple très comique d'un groupe de 17 experts de l'USAID qui furent chargés de prendre en main la Fonction publique du Libéria. Ils avaient un pouvoir de signature, et le président devait faire approuver par un d'entre eux toutes les dépenses du pays puisqu'on croyait que le problème du Libéria, c'était son absence d'efficacité véritable.

Un article publié il y a quelque temps dans le *Globe and Mail* rapportait que les experts ont quitté le Libéria dans la honte puisqu'ils n'ont pas réussi à améliorer l'efficacité et que les problèmes sont restés exactement les mêmes.

C'est pourquoi, quand on parle de mauvaise gestion, même si le problème est important, je crois qu'il faut se rappeler que les situations dans lesquelles ces pays sont plongés sont incroyablement lourdes. Il est tout à fait irréaliste de penser que beaucoup ou la plupart d'entre eux étaient en mesure de surmonter de telles situations; autrement dit, qu'il était vraiment possible pour ces pays d'augmenter suffisamment leur productivité pour qu'ils soient en mesure de rembourser leur dette. Malheureusement, personne ne veut entendre parler de cela.

En 1978, j'ai travaillé avec Dudley Sears pour le Fonds de développement économique du Koweït. À cette époque, l'OPEP produisait encore des revenus